particulièrement agricole, l'Angleterre manufacturière, et la Hollande commerçante. Mais il est désormais plus juste de spécifier, pour de pareilles appréciations, des localités plus circonscrites. Il n'y a pas de nation qui ne soit beaucoup agricole, manufacturière sur plusieurs points et forcément commerçante, ce dernier mot s'appliquant aussi bien aux transactions intérieures qu'aux spéculations lointaines. Depuis un demi-siècle, toutes les nations de l'Europe font des efforts plus ou moins intelligents pour développer chez elles tous les genres de travaux, ainsi que nous l'avons déjà observé en parlant de la division du travail entre les localités et les nations (297, 298).

TROISIÈME PARTIE

CIRCULATION DE LA RICHESSE — ÉCHANGE DÉBOUCHÉS — CRÉDIT

SYSTÈMES MERCANTILE ET PROTECTEUR

LIBERTÉ COMMERCIALE

La CIRCULATION, *prise dans son sens le plus général, comprendrait tous les phénomènes économiqnes relatifs à la* TRANSMISSION *ou* TRANSPORT *de la Richesse de l'atelier domestique, agricole ou manufacturier, où elle est produite, jusqu'au lieu ou au moment où elle est utilisée et consommée soit pour une nouvelle production, soit pour la satisfaction des besoins des hommes. A ce point de vue, presque toute l'industrie commerciale, et notamment la grande branche des Transports ou l'Industrie voiturière, rentreraient dans la Circulation; mais comme le transport et les autres manutentions commerciales sont des façons nouvelles données aux produits, il est plus logique de faire rentrer l'étude des phénomènes auxquels ces manutentions donnent lieu dans la première section, comprenant l'ensemble de la Production.*

Dans un sens plus restreint, mais encore général, la CIRCULATION, *comme deuxième partie de l'économie politique, comprend les questions qui se rapportent : à l'*ÉCHANGE, *opération commune à toutes les industries, les reliant entre elles, et servant de* DÉBOUCHÉ *à la production; à la* VALEUR *et au* PRIX *qui résultent de l'échange; — à la* MONNAIE, *qui sert à traduire la Valeur en prix et joue le rôle d'instrument de circulation ou de mobilisation des valeurs produites; — aux* SIGNES REPRÉSENTATIFS *des monnaies et des autres valeurs; — à l'ensemble des moyens de* CRÉDIT *qui facilitent et multiplient la circulation, et par contre la production, la distribution et la consommation de la richesse, c'est-à-dire l'activité sociale tout entière; — et enfin à la* LIBERTÉ DES ÉCHANGES *et aux systèmes opposés connus sous le nom de la* BALANCE DU COMMERCE *ou* SYSTÈME MERCANTILE, *et* SYSTÈME PROTECTEUR *ou* PROHIBITIF.

Dans le langage financier, le mot Circulation est pris dans le sens spécial et restreint de la circulation des monnaies et des signes qui les repré-

sentent, sens du mot CURRENCY *des Anglais, dont nous n'avons pas le correspondant.*

Dans l'économie des sociétés, nous l'avons déjà dit, tous les phénomènes se touchent, s'enchaînent et réagissent les uns sur les autres. Arrivés au point où nous sommes, nous avons déjà eu occasion de parler de la Circulation, de la Distribution et de la Consommation de la richesse produite. Cette simultanéité de phénomènes qui s'offrent en même temps aux regards de l'observateur attentif constitue à la fois le caractère et la difficulté de toute physiologie en général, et de la physiologie sociale économique en particulier. L'étude de l'Échange complète celle de la Production.

PREMIÈRE SECTION

ÉCHANGES ET DÉBOUCHÉS. — VALEUR ET PRIX. — MONNAIE, MÉTAUX PRÉCIEUX — SIGNES REPRÉSENTATIFS

Nous approfondissons dans les chapitres composant cette section la nature de l'Échange, qui conduit à la connaissance des Débouchés de la production, puis successivement à celle de la Valeur et du Prix, de la Monnaie et des Signes représentatifs. Toutes ces notions se complètent les unes les autres et corroborent les notions étudiées jusqu'ici.

CHAP. XV. — L'ÉCHANGE ET LES DÉBOUCHÉS

I. De la production indirecte par voie d'Échange et avantages sociaux de l'Échange. — II. Mécanisme de l'Échange. — Théorie des Débouchés — III. Corollaires de ce principe. — IV. Des objections faites au principe que les produits s'échangent contre les produits, etc. — Les Crises. — Limites de la production. — V. Loi de l'Échange : — l'Échange doit être libre. — VI. Conséquences économiques et sociales des principes exposés dans ce chapitre.

§ 1. De la production indirecte par voie d'échange et avantages sociaux de l'échange.

350. Les hommes, avons-nous dit, produisent directement la Richesse, ou bien se la procurent indirectement par l'**Échange**[1] (25, 32), action par laquelle ils se donnent réciproquement une chose pour une autre à laquelle ils attribuent une valeur à leurs yeux égale ou équivalente, et que d'autres hommes ont produite ou conservée, par l'effet de la *Division du travail*, qui s'établit naturellement.

[1] Du bas-latin *cambium;* peut-être du celtique *eskeen,* troc.

L'idée d'Échange implique celle de division du travail (Voy. ch. XII), et réciproquement. — L'idée d'Échange implique aussi celle de *Réciprocité* et de *Mutualité*.

L'Échange, dont l'idée vient à l'homme par instinct, est le moyen universel à l'aide duquel il se procure ce dont il a besoin, en usant de ce qu'il a à sa disposition. C'est le moyen absolument nécessaire dans le mécanisme social; sans lui, aucune vie, aucune activité; et la moindre observation montre l'évidence de cette proposition des physiocrates : *Que la Propriété est la base de toute société, et l'Échange le lien de toute société*[1].

La société, en effet, se présente comme un ensemble d'échanges incessants de Produits, de Travail, de Services, d'autant plus considérables, que la civilisation est plus avancée.

L'échange est, comme nous l'avons fait remarquer en classant les industries, l'opération commune à toutes les professions et à toutes les autres phases de la richesse. Nulle production n'est possible sans échange; de même, l'échange se retrouve à chaque instant dans la répartition et la consommation. L'échange, comme le travail, est le phénomène universel qui se mêle à tous les autres; et c'est pour cela qu'on a pu définir l'*économie politique,* soit *la Science du Travail*[2], soit *la Science de l'Échange*[3].

351. Pour que l'échange soit possible, trois conditions sont essentielles : l'*appropriation* des choses, leur *transmissibilité* et leur *diversité*.

Il est évident que, sans le droit de propriété, le contrat d'échange entre deux possesseurs de valeurs équivalentes ne pourrait s'établir, et pareillement, sans la propriété inhérente aux choses de passer de mains en mains et sans la diversité des choses échangeables, l'échange serait sans objet.

La liberté, la sécurité sont, en outre, indispensables pour que les échanges se développent. — Plusieurs moyens facilitent l'échange, particulièrement les routes, la monnaie, le crédit, et en général tout ce qui concourt à la circulation. — La division du travail favorise l'échange, et réciproquement,

352. Les hommes se procurent par voie d'échange les produits et les services qui leur coûteraient trop cher par la production directe, ou ceux qu'ils ne pourraient même point obtenir ainsi.

[1] *Abrégé des principes d'écon. politique,* par le margrave de Bade, 1772.
[2] Fonteyraud, *Mélanges,* in-8, 1853.
[3] Wathely, *Introductory Lectures,* 1 vol. in-8.

Ils seraient, en effet, obligés de vivre misérablement, privés de toutes choses, comme chez les peuplades barbares, sans les ressources que leur offrent, au moyen de l'échange, les autres producteurs voisins ou éloignés, nationaux ou étrangers. Par suite du développement des échanges, résultat d'une sécurité de mieux en mieux garantie, de la division du travail, du perfectionnement de la production et des moyens de transport, ces ressources sont vraiment innombrables, et chaque membre de la société, même s'il est d'une condition inférieure, reçoit infiniment plus d'avantages qu'il n'en procure à ses semblables. C'est ce que Fréd. Bastiat a indiqué d'une manière saisissante dans le passage suivant[1], imité d'une belle page par laquelle Adam Smith termine son premier chapitre sur la Division du travail :

« Prenons un homme appartenant à une classe modeste de la société, un menuisier de village, par exemple, et observons tous les services qu'il rend à la société et tous ceux qu'il en reçoit; nous ne tarderons pas à être frappés de l'énorme disproportion apparente. Cet homme passe sa journée à raboter des planches, à fabriquer des tables et des armoires ; il se plaint de sa condition, et cependant que reçoit-il en réalité de cette société en échange de son travail ?

« D'abord, tous les jours, en se levant, il s'habille, et il n'a personnellement fait aucune des nombreuses pièces de son vêtement. Or, pour que ces vêtements, tout simples qu'ils sont, soient à sa disposition, il faut qu'une énorme quantité de travail, d'industrie de transport, d'inventions ingénieuses, ait été accomplie. Il faut que des Américains aient produit du coton, des Indiens de l'indigo, des Français de la laine et du lin, des Brésiliens du cuir; que tous ces matériaux aient été transportés en villes diverses, qu'ils y aient été ouvrés, filés, tissés, teints, etc.

« Ensuite il déjeune; pour que le pain qu'il mange lui arrive tous les matins, il faut que les terres aient été défrichées, closes, labourées, fumées, ensemencées ; il faut que les récoltes aient été préservées avec soin du pillage ; il faut qu'une certaine sécurité ait régné au milieu d'une innombrable multitude ; il faut que le froment ait été récolté, broyé, pétri et préparé ; il faut que le fer, l'acier, le bois, la pierre, aient été convertis par le travail en instruments de travail; que certains hommes se soient emparés de la force des animaux, d'autres du poids d'une chute d'eau, etc. : toutes choses dont chacune, prise isolément, suppose une masse incalculable de travail mise en jeu, non-seulement dans l'espace, mais dans le temps

« Cet homme ne passera pas sa journée sans employer un peu de sucre, un peu d'huile, sans se servir de quelques ustensiles.

« Il enverra son fils à l'école pour y recevoir une instruction qui, quoique bornée, n'en suppose pas moins des recherches, des études antérieures, des connaissances dont l'imagination est effrayée.

« Il sort, il trouve une rue pavée et éclairée.

« On lui conteste une propriété ; il trouvera des avocats pour défendre ses droits, des juges pour l'y maintenir, des officiers de justice pour faire exécuter la sentence : toutes choses qui supposent encore des connaissances acquises, par conséquent, des lumières et des moyens d'existence.

[1] *Harmonies économiques*, chap. I, *Organisation naturelle*.

« Il va à l'église; elle est un monument prodigieux, et le livre qu'il y porte est un monument peut-être plus prodigieux encore de l'intelligence humaine. On lui enseigne la morale, on éclaire son esprit, on élève son âme et, pour que tout cela se fasse, il faut qu'un autre homme ait pu fréquenter les bibliothèques, les séminaires, puiser à toutes les sources de la tradition humaine; qu'il ait pu vivre sans s'occuper directement des besoins de son corps.

« Si notre artisan entreprend un voyage, il trouve que, pour lui épargner du temps et diminuer sa peine, d'autres hommes ont aplani, nivelé le sol, comblé des vallées, abaissé des montagnes, joint les rives des fleuves, amoindri tous les frottements, placé des véhicules à roues sur des blocs de grès ou des bandes de fer, dompter les chevaux ou la vapeur, etc.

« Il est impossible de ne pas être frappé de la disproportion véritablement incommensurable qui existe entre les satisfactions que cet homme puise dans la société et celles qu'il pourrait se donner s'il était réduit à ses propres forces.

« J'ose dire que, dans une seule journée, il consomme des choses qu'il ne pourrait produire lui-même dans dix siècles.

« Ce qui rend le phénomène plus étrange encore, c'est que tous les autres hommes sont dans le même cas que lui. Chacun de ceux qui composent la société a absorbé des millions de fois plus qu'il n'aurait pu produire, et cependant ils ne se sont rien dérobé mutuellement; et si l'on regarde les choses de près, on s'aperçoit que ce menuisier a payé en service tous les services qui lui ont été rendus. S'il tenait ses comptes avec une rigoureuse exactitude, on se convaincrait qu'il n'a rien reçu sans le payer au moyen de sa modeste industrie ; que quiconque a été employé à son service dans le temps ou dans l'espace a reçu et recevra sa rémunération. Il faut donc que le mécanisme social soit bien ingénieux, bien puissant, puisqu'il conduit à ce singulier résultat que chaque homme, même celui que le sort a placé dans la condition la plus humble, a plus de satisfactions en un jour qu'il n'en pourrait produire en plusieurs siècles.

Ce tableau ne comprend pas tous les avantages sociaux de l'Échange, dont on aura une idée complète en lisant le § 6 sur les conséquences économiques et sociales des principes exposés dans ce chapitre.

§ 2. Mécanisme de l'Échange. — Théorie des débouchés.

353. Faute d'avoir suffisamment analysé le mécanisme de l'échange, on s'est mépris sur un grand nombre de phénomènes.

L'Échange est l'opération par laquelle deux individus se donnent réciproquement une chose pour une autre chose, à laquelle ils attribuent *librement* une valeur équivalente. — Cette chose peut-être un *produit*, un *travail* ou un *service* (46)[1].

Nous pourrions à la rigueur comprendre toute la richesse échangeable, tous les objets valables sous la dénomination de « produits » (6, 31). En prenant les trois mots ci-dessus, nous

[1] Produit, travail ou service actuels ou à venir, selon la remarque de M. Mac Leod; mais, dans le second cas, ce n'est plus l'échange proprement dit; c'est le prêt; il y a un phénomène de crédit. Voy. chap. XIX.

voulons éviter toute confusion et toute omission. Produit désigne sans conteste toute chose palpable ; Travail désigne bien tout effort physique ou intellectuel ; Service désigne un avantage quelconque procuré. Mais il faut avouer que notre formule ne comprend que très-indirectement les titres de *créances*, qui sont aussi des objets valables, donnent droit à d'autres objets valables, et par là même donnent lieu à des échanges.

L'Échange peut être simple, et se rapporter à l'une des combinaisons suivantes :

Un Produit contre un Produit;
Un Produit contre un Travail;
Un Produit contre un Service;

Un Travail contre un Produit;
Un Travail contre un Travail;
Un Travail contre un Service;

Un Service contre un Produit;
Un Service contre un Travail;
Un Service contre un Service.

Cet Échange simple, surtout quand il s'applique à deux produits, constitue le *Troc* [1].

Le plus souvent, la *Monnaie* intervient dans l'Échange et le complique, ou plutôt le rend plus complexe, sans en changer la nature et tout en le facilitant.

Lorsqu'un produit, un travail, un service, sont cédés pour de la monnaie, ils sont échangés contre un véritable produit, car la monnaie est une marchandise ou un produit (Voy. chap. XVII).

Dans le langage ordinaire, on appelle *vente* l'échange d'un produit, d'un travail, d'un service contre de la monnaie, et *achat* l'échange de monnaie contre un produit, un travail et un service. Au fond, ces opérations sont identiques ; chacune se compose d'une vente et d'un achat ; si le vendeur vend un produit, il achète de l'argent ou de l'or ; et si l'acheteur achète un produit, il vend de l'argent ou de l'or.

Mais la monnaie est une *marchandise intermédiaire* que l'on n'accepte que pour se procurer les autres choses dont on aura besoin ; l'échange avec la monnaie n'est qu'une opération *provisoire*, il n'est que la première phase d'un échange qui sera com-

[1] Le code civil réserve le nom d'*échange* au *troc*. C'est désormais un contresens.

La fréquence du troc ou échange direct est le signe des sociétés où le mouvement commercial est peu animé. En 1815, on voyait encore à Corrientes des petits garçons crier : « Du sel pour de la chandelle ? Du tabac pour du pain ? » etc. (Robertson, *Letters on America*, I, 53; Roscher, trad. de M. Wolowski, I, 272.)

plété par une opération inverse. Ainsi, un avocat vend son *travail* et achète de l'OR ou de l'ARGENT, puis il vend l'*or* pour acheter des *souliers* au cordonnier, qui vend ses souliers et achète de l'*or* ; celui-ci vend son *or* et achète du *cuir* au tanneur, qui vend son *cuir* et achète de l'*or*, puis vend son *or* pour acheter des *peaux*, etc. ; d'où il résulte que l'avocat s'est procuré des souliers avec son travail ; le cordonnier, du cuir avec ses souliers ; le tanneur, des peaux avec son cuir.

La Monnaie d'Or et d'Argent, ou la monnaie fiduciaire, disparaît en dernière analyse, après avoir fait fonction de moyen d'échange [1].

354. En résumé, l'Échange au moyen de la monnaie aboutit à un troc double : au troc d'un Produit, d'un Travail ou d'un Service contre de la Monnaie, et au troc de la Monnaie contre un Produit, un Travail ou un Service, qui peut ainsi se formuler :

Tout **Produit**, — **Travail**, — ou **Service**,
s'échange contre
Un autre **Produit, Travail**, ou **Service.**

355. Il est plus exact et plus clair, ce nous semble, de s'exprimer ainsi que de dire, d'une manière plus abrégée :

1° Produits contre Produits, — avec J.-B. Say;
2° Services contre Services, — avec Bastiat;
3° Travail contre Travail, — avec Smith et Ricardo;
4° Valeur contre Valeur, — avec divers.

Avec la formule de J.-B. Say, il ne faut pas omettre que Produit comprend les Produits immatériels ou les Services. — Avec celle de Bastiat, il faut étendre la signification de service aux produits. Il faut remarquer de plus que le mot Service [2], ainsi que le mot Travail, exclut les produits et les services nombreux dont la valeur et le prix sont en partie le résultat de la

[1] Soit P ou S la quantité de produits de Travail, de Services ou de Valeur et M la Monnaie, l'opération économique subit les deux phases suivantes :

1re phase, P=M S=M
2e phase, M=P M=S

Équations qui, en vertu de ce principe, que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles, se réduisent à celle-ci :

P=P ou S=S.

[2] Voy. au chapitre suivant les causes de la Valeur et la manière dont se forment les Prix.

rareté, de la difficulté de production, d'un monopole naturel ou autre[1]; de sorte que la deuxième et la troisième formule, à de certains égards plus séduisantes que celle de J.-B. Say et que la quatrième, ne traduisent la nature des choses que d'une manière incomplète. Quant à la dernière, elle est irréprochable sous le rapport de l'exactitude : dans l'échange libre, ce que chacun reçoit est bien, à ses yeux et relativement à ses convenances et à ses besoins, l'*équivalent* de ce qu'il donne, *valeur* pour *valeur*. Dans les exemples présentés ci-dessus, on peut dire en effet : — — Que quinze francs *valent* comme deux paires de souliers, ou comme un chapeau, — que deux paires de souliers *valent* comme quinze francs, ou comme un chapeau, — qu'un chapeau *vaut* deux paires de souliers, ou comme quinze francs. — Cela signifie, en d'autres termes, qu'aux yeux des acheteurs et vendeurs des francs, des souliers, du chapeau, qui sont, en dernière analyse, les seuls compétents, la valeur des quinze francs, celle des deux souliers ou celle du chapeau sont des valeurs égales ou analogues.

Bien que la formule *Valeur contre Valeur* soit irréprochable au fond, comme il faut, pour bien saisir cet axiome, nettement concevoir la nature abstraite de Valeur, qui nécessite (nous le verrons au chapitre suivant) beaucoup de commentaires, on est moins clair, en l'employant, qu'en se servant de la formule plus explicite dont nous conseillons l'emploi, savoir que :

Dans l'échange on donne :

Un produit, Un travail, Un service,	contre	Un produit. Un travail, Un service,	équivalent ou de valeur égale.

D'où il suit que l'*échange* (avec monnaie) *et le troc sont même chose* au fond, et que l'intervention de la monnaie complique la notion de l'échange, en facilitant l'échange, sans lui faire perdre son premier caractère.

Cette analyse est de la plus haute importance, et J.-B. Say a fait faire un grand pas à la science avec son théorème — *les produits s'échangent contre des produits*, — en faisant voir, si on peut ainsi dire, la nature des choses au-delà de la monnaie, dont l'intervention a jeté du trouble non-seulement dans les questions

[1] Voy. chap. IX, §§ 2 et 3.

relatives à l'échange et à la valeur, mais dans la plupart des questions économiques.

356. On voit, par l'analyse de l'Échange et par l'observation de ce qui se passe quotidiennement sous nos yeux, que la monnaie, l'or ou l'argent, ne sont pas le but définitif de l'échange, et qu'après les avoir obtenus, on se hâte (sauf le cas anormal de thésaurisation avaricieuse, ou le cas d'épargne sous la forme provisoire de pièces métalliques) de s'en servir pour faire de nouveaux échanges et pour se procurer des produits, du travail et des services, en vue d'une production et d'une consommation quelconques. Nous admettons, par hypothèse, un pays où règne la sécurité ; car, sans cette condition, l'échange peut avoir souvent pour but définitif l'acquisition des monnaies, plus faciles à cacher que tout autre avoir (241).

On voit encore qu'un besoin différent porte les deux contractants à faire l'échange, et qu'un intérêt mutuel les amène à se faire cession de valeurs équivalentes, s'ils sont libres dans leur action ; d'où il résulte que *chacun des deux contractants a son avantage dans l'échange*. — Quand je donne 20 francs pour un objet ou pour un service, c'est que je juge que cet objet et ce service me sont plus utiles ou plus agréables que les 20 francs ; et réciproquement, celui qui me cède le produit ou me rend le service, préfère la possession et l'usage qu'il fera des 20 francs à la possession de l'objet qu'il me remet, à la peine qu'il se donne en travaillant pour me rendre service.

Si nous faisons ces deux remarques, c'est qu'on a raisonné souvent comme si l'or et l'argent étaient le but définitif des échanges, et comme si l'acheteur (ou vendeur de monnaie) faisait une plus mauvaise affaire que le vendeur (ou acheteur de monnaie) et lui payait une espèce de *tribut* ; comme si les métaux précieux étaient la richesse par excellence ou même comme s'ils étaient exclusivement la richesse[1].

Dans l'échange, les deux échangistes abandonnent chacun un objet valable pour avoir un autre objet valable, étant d'accord sur l'équivalence de ces objets ; c'est ainsi que l'échange est un moyen indirect de produire, la division du travail aidant. En outre, on peut faire servir ce procédé à obtenir plus que la

[1] Voy. plus loin, au chap. XXV, où il est traité du système économique di Système mercantile, ou de la balance du commerce, basé sur cette erreur.

richesse équivalente, c'est-à-dire un bénéfice ou gain, par une spéculation bien entendue, c'est-à-dire encore en retirant par la vente plus qu'on n'a dépensé pour l'achat. Or, c'est là l'action de l'industrie commerciale (73), dont les opérations, si elles sont mal combinées, se traduisent par des pertes.

357. Le principe que nous venons d'établir est vrai dans tous les échanges, que les contractants habitent la même localité ou des localités différentes. Qu'ils fassent une opération de commerce intérieur ou de commerce international, le phénomène économique est identique et n'a rien à voir avec la nationalité. Toutefois, dans le cas de la transaction ou de l'échange à distance, c'est la formule de J.-B. Say, *Produits contre Produits*, qui exprime mieux l'opération dans la généralité des cas et le mouvement compensateur des importations et des exportations.

Soient un vendeur de Paris et un acheteur de Rio de Janeiro. Le vendeur de Paris expédie ses produits à un acheteur de Rio, qui devient son débiteur. Celui-ci se libère par les moyens suivants : ou bien il achète à Rio des produits qu'il expédie à Paris, cas auquel la formule s'applique visiblement ; ou bien il envoie en payement à son créancier de Paris des signes représentatifs (lettre de change ou tout autre) dont ce créancier touchera le montant ; ou bien encore il enverra (moyen tout à fait exceptionnel) de l'or ou de l'argent. Mais ces signes qui représentent des sommes de monnaie et ces métaux sont les équivalents des produits avec lesquels ils sont obtenus, de sorte qu'en dernière analyse les produits de Paris ont été échangés contre les produits du Brésil ou d'un autre pays, les signes ou les métaux n'ayant servi que d'instruments d'échange et de compensation.

358. J.-B. Say, en mettant en évidence ce principe que, dans tout échange entre individus ou entre nations, les produits s'échangent contre les produits, et que la production se sert de débouché à elle-même ; en rattachant à ces principes cette féconde conséquence, que les intérêts des hommes et des nations ne sont point en opposition ; en accompagnant ces propositions des raisonnements répandus dans son Traité et dans son Cours, — a mis en lumière une des plus consolantes vérités de la science, et a créé ce qu'il a appelé et ce qu'on a appelé depuis la *théorie des débouchés*, théorie que nous tâchons de compléter et d'exposer avec plus de méthode et de brièveté.

D'une manière générale, il faut entendre par le mot **débouché**[1], que J.-B. Say a introduit dans la langue économique, les moyens de placement ou d'écoulement des produits ou des services qui consistent dans la faculté d'obtenir en échange d'autres produits ou services (voy. le § suivant). Le mot débouché s'applique aussi au pays où les produits ou services trouvent à se placer et alors il est synonyme de *Marché*[2]; on l'emploie encore pour désigner les besoins et les ressources qui permettent le placement.

Le débouché est la condition de l'échange ; il n'y a pas d'échange sans débouché, sans possibilité d'écoulement des produits.

§ 3. Corollaires de ce principe : — que tout Produit, Travail ou Service s'échange contre un autre Produit, Travail ou Service.

359. *Premier corollaire.* — De ce principe résulte ce corollaire, que, si c'est avec des produits qu'on achète des produits, — *tout Produit ou Service est un débouché à d'autres Produits ou à d'autres Services*, pour le montant de sa valeur, et que chaque Produit ou Service trouve d'autant plus d'acheteurs que tous les autres Produits ou Services se multiplient davantage et, en d'autres termes, que la production sert de débouché à la production.

En effet, le monde, au point de vue économique, étant un vaste marché où chaque travailleur apporte ses produits matériels ou immatériels, pour recevoir en retour (comme cela vient d'être démontré) des produits équivalents, il est évident que chaque produit a une puissance d'achat (une valeur) d'autant plus grande que le marché sera plus abondamment pourvu d'autres produits offerts en échange.

Les faits viennent à l'appui de cette assertion et en sont comme la preuve mathématique ; on vend et on achète aujourd'hui en France dix ou douze fois plus de toutes choses qu'il y a cinq cents ans (Say). Or, il sera démontré au chapitre de la Monnaie que cet effet n'est pas le résultat de la découverte du nouveau

[1] Au propre, débouché signifie extrémité, sortie d'un défilé, d'un col de montagne, issue, etc. — Dans le langage économique, on a dit d'abord *débouchement* des produits ; on dit maintenant *écoulement* des produits.

[2] Marché (du latin *mercatus*) se dit de l'emplacement consacré aux ventes en plein air et, dans un sens plus étendu, de tout un pays et du cercle d'écoulement (285) ; dans d'autres sens, il signifie : convention, prix, temps que dure le marché.

monde et de la multiplication du numéraire qui s'en est suivie : en admettant que, par suite de sa rareté, l'argent valût quatre fois plus, par exemple, il s'ensuivrait seulement qu'avec une pièce de cinq francs on achèterait et on vendrait comme avec une pièce d'or de vingt francs.

Si certains faits sont la preuve du principe posé, d'autres en sont la contre-preuve, de sorte que la démonstration est complète. En effet, c'est si bien avec des produits que l'on achète des produits, qu'une mauvaise récolte nuit à toutes les ventes. Certes, la grêle, qui détruit la fleur de la vigne sur un point, ne fait rien aux chanvres sur un autre ; cependant, l'industrie des toiles souffre, car la vente des toiles diminue, parce que les produits du maçon, du menuisier, etc., sont moins demandés, et que ces divers consommateurs achètent moins de vin aux vignerons consommateurs de toile[1].

Ce qui se passe pour les récoltes agricoles se manifeste aussi quand la production manufacturière et extractive vient à baisser sur quelque point. Une industrie qui prospère produit de quoi acheter, et fait faire des ventes à d'autres industries ; une industrie qui languit ou diminue ferme un débouché à toutes les autres.

360. *Deuxième corollaire.* — Les échanges sont d'autant plus avantageux qu'on les fait avec les pays les plus favorisés de la nature, — ou avec ceux dont les capitaux sont plus abondants, — ou avec ceux dont les travailleurs sont plus habiles.

La démonstration de cette proposition est basée sur l'analyse des éléments de la Valeur et du Prix, qui n'est donnée que dans le chapitre suivant (§§ 2 et 6). L'Échange et la Valeur sont des questions corrélatives, qui pénètrent l'une dans l'autre, pour ainsi dire. Cette démonstration ne peut donc être claire que lorsqu'on a approfondi la Notion de valeur.

Cependant, ce qui fait l'objet essentiel du troc, ce qui constitue la valeur des produits (abstraction faite de leur rareté), c'est la portion d'utilité qui est due à l'industrie humaine. Quant à l'utilité qu'y met la nature, elle tend à devenir gratuite si l'industrie est libre, si la force de la nature n'est pas l'objet d'un monopole naturel ou autre, c'est-à-dire si elle est sous le coup de la concurrence. Alors les deux termes du troc sont les frais de production (64).

[1] On a remarqué, pendant la crise alimentaire qui a frappé l'occident de l'Europe en 1846, et surtout en 1847, que l'extraction de la houille s'était sensiblement ralentie, ce qui veut dire que les manufactures et le travail ont été moins actifs, c'est-à-dire que leurs produits ont été moins achetés par les populations, exclusivement préoccupées de leurs subsistances. (Voy. ce qui est dit au sujet des Profits et des Salaires, chap. XXXI.)

Voici des exemples : Nous ne payons pas l'air respirable, tellement *utile* qu'il est indispensable à notre existence, parce que nous pouvons nous le procurer sans aucun travail, sans l'emploi d'aucun capital. — Nous ne payons pas dans l'eau l'*utilité* propre à satisfaire nos besoins, nous rémunérons le travail et l'industrie du porteur d'eau. — Quand les houillères sont assez nombreuses pour se faire une concurrence suffisante, il n'y a aussi dans le prix de la houille que la rémunération du travail et celle des capitaux employés à l'extraire, et rien pour la houille proprement dite. A la longue, la rétribution d'une partie des capitaux disparaît aussi devant la concurrence. Si la surface ou la fécondité des terres à blé était dans un rapport tel, avec la population, que le fermier n'eût pas de rente à payer aux propriétaires, et qu'il eût moins de travail et moins de capital à employer, le prix du blé se ressentirait de cet heureux concours de circonstances, et cette substance s'échangerait en plus grande proportion contre les autres produits.

Donc, partout où le climat, le sol, la nature, ont répandu la richesse naturelle, cette richesse tend à devenir, par la concurrence et par la voie de l'échange, le patrimoine du genre humain. C'est ainsi qu'avec les frais de production appliqués à la houille, l'Angleterre solde ceux qui ont été appliqués aux vins de France, et que les habitants des deux pays jouissent à la fois de la libéralité de la nature qui a répandu la houille en Angleterre et doté la France de vins généreux. C'est ainsi qu'avec un travail et une dépense sans cesse moindres, l'ouvrier de Paris peut se procurer le café, le sucre et les autres richesses des tropiques. C'est ainsi que, l'Échange étant le troc de cette espèce de valeur qui est donnée par l'industrie de l'homme (travail et capital), il s'ensuit que les échanges de localité à localité, de nation à nation, se réduisent de plus en plus, sous l'influence de la liberté, à un troc de frais égaux, de travaux égaux, et que les avantages de la nature peuvent être donnés même gratuitement. — La conséquence de ces rapprochements est que les échanges sont d'autant plus avantageux qu'on les accomplit avec les pays les plus